

## **La rencontre avec le Nouveau Monde dans *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry : Regards croisés sur l'altérité**

**The encounter with the New World in Jean de Léry's *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*: Crossed views on otherness**

**Asmae BRITEL**

*Maitre de conférences*

*Université Abdelmalek Essaadi, ENS Tétouan - Maroc*

### **Abstract**

This article explores the representation of the Other within the Western literary canon, focusing on Jean de Léry's *History of a Voyage to the Land of Brazil*. Through a close reading of Léry's narrative, it examines how the encounter with the Indigenous peoples contributes to a redefinition of Western man. By confronting cultural alterity, the text sheds light on the mechanisms through which European identity is questioned, destabilized, and ultimately reshaped.

**A**vant 1492, le continent américain n'existait pas dans l'imaginaire occidental, et les Européens avaient une vision très étroite du monde. Ils considéraient l'Europe comme le centre de la Terre, et l'Asie ainsi que l'Afrique se réduisaient à des pays plus ou moins explorés, souvent légendaires. Progressivement, le continent américain fait affluer voyageurs, explorateurs et, surtout, conquérants qui s'imposent sur ces terres vierges et généreuses regorgeant de riches ressources naturelles. Cette rencontre entre les deux univers a chamboulé les perceptions du monde, et a influencé le regard de l'homme occidental sur lui-même et sur l'*Autre*. Cet *Autre*, inconnu et fascinant, déclenche beaucoup de questions polémiques sur l'histoire de l'humanité : qui était cet *Autre* ? avait-il toujours existé ? Comment appréhender cette altérité ?

L'émergence de la pensée humaniste en Europe avant les grandes découvertes conduit au recentrement de l'homme occidental. De ce fait, au moment de la rencontre avec l'Indigène, les Occidentaux s'emploient à construire l'image de l'Indigène selon leur propre vision du monde. Dans cette perspective, la multitude des portraits de l'Indigène dans l'ensemble des récits de voyages témoigne *ipso facto* des différentes perceptions occidentales de l'altérité. Il en est ainsi que la rencontre avec l'*Autre* dépasse le contexte géographique et construit un débat socio-culturel qui tente d'étudier l'homme d'une perspective plus large. Il s'agit d'une rencontre entre les différences qui implique le choc entre les cultures et les représentations.

Le séjour de Jean de Léry au Brésil illustre *a fortiori* ce pluralisme perceptif conditionné par le rapport avec l'altérité. Son expérience viatique qui débute en 1557 l'engage dans un processus de mutation où il adopte une double posture. D'abord, en tant que missionnaire protestant envoyé

par Jean Calvin pour soutenir une colonie protestante au Brésil, puis en tant que réfugié chez les Tupinambas, une fois chassé de « Fort-Coligny » par Villegagnon<sup>1</sup>.

En effet, ce jeune écrivain puise son écriture dans une démarche descriptive rigoureuse, qui préfigure l'approche ethnographique moderne<sup>2</sup>, en s'appuyant principalement sur l'observation puis l'interprétation des aspects socioculturels des populations indigènes. Dans *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* publié en 1587, Jean de Léry invite le lecteur, notamment occidental, à expérimenter la rencontre vertigineuse avec l'Indigène brésilien, et l'expose aux différentes facettes de l'altérité. Depuis lors, ce texte se présente comme un témoignage qui dépeint cette rencontre entre l'homme occidental et l'Indigène, à côté d'autres récits comme celui d'André Thevet *Les Singularitez de la France antarctique*<sup>3</sup>, ou encore celui de Hans Staden *Nus, féroces et anthropophages*<sup>4</sup>.

Même si l'*Autre* avait existé dans l'imaginaire occidental avant la découverte du Nouveau Monde, la rencontre avec l'Amérindien permet de construire une nouvelle problématique sur l'altérité, et remet en question la définition de l'homme occidental dans son rapport avec l'*Autre*. Dès lors, comment *Histoire d'un voyage dans la terre du Brésil* de Jean de Léry explore-t-il les dimensions esthétiques de la rencontre avec l'Indigène ? dans quelle mesure l'auteur, par ce même récit, participe-t-il à la reconstruction d'une nouvelle perception de l'altérité ? En quoi la rencontre entre les Occidentaux et les Amérindiens met-elle en évidence les obstacles qui entravent le dialogue interhumain ?

Dans cet article, nous avons pour ambition d'analyser les mécanismes qui conditionnent la représentation de l'altérité par Jean de Léry au moment de sa rencontre avec les Indigènes du Brésil, puis de démontrer comment ces regards croisés révèlent les tensions qui entravent le dialogue interhumain dans un espace d'interaction et de conflit, afin de mettre en lumière le rôle de cette rencontre dans la reconfiguration d'une nouvelle vision du monde.

### **1. À la rencontre de l'*Autre*, le différent ou le semblable ?**

Reconnaître l'*Autre* est d'abord affirmer sa différence. Même si par définition, l'altérité est tout ce qui est autre, il existe un lien intrinsèque entre le *Moi* et l'*Autre*, entre l'identité et l'altérité, bref entre le connu et l'inconnu. Dans le vertige de la rencontre avec cet *Autre* aussi bien différent qu'étranger, l'espace se transforme en un espace d'intersection et de conjonction, mais aussi en un milieu de crise et de confusion où toute l'identité humaine est remise en question. Au moment de la rencontre, l'image que l'homme construit sur l'*Autre* n'est qu'une projection subjective, influencée par les inclinations et les expériences personnelles de l'individu et reflétant ainsi sa propre perception que la réalité objective elle-même. Ceci peut expliquer, du moins en partie, la multitude des portraits de l'Indigène dans le répertoire copieux des récits de voyages. Il est des

---

<sup>1</sup> Après sa conversion au catholicisme, Villegagnon chasse les protestants de « Fort-Coligny ». Jean de Léry, ainsi que tous les autres qui ont refusé la conversion seront chassés et contraints de vivre un an avec les Tupinambas.

<sup>2</sup> Il faut signaler que Jean de Léry n'avait pas conscience que son projet d'écriture rejoint la pratique ethnologique car le mot n'existait pas au XVI<sup>e</sup> siècle. Cependant, Claude Lévi-Strauss admet que Jean de Léry a avancé une étude ethnologique sur les Tupinambas en écrivant *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*.

<sup>3</sup> André Thevet part en Brésil en tant qu'aumônier pour supporter Villegagnon dans son entreprise coloniale. Il écrit *Les Singularitez de la France antarctique* qui sera publié en 1557 où il retrace son voyage en Brésil en partageant ses observations sur les populations rencontrées. Il est à signaler que le voyage de Thevet précède celui de Jean de Léry.

<sup>4</sup> Hans Staden est un explorateur allemand qui voyage en Amérique du Sud et se retrouve en Brésil en 1557. Son expérience avec les Tupinambas est plus effrayante dans la mesure où il sera emprisonné par cette tribu qui pratique l'anthropophagie. Dans son récit *Nus, féroces et anthropophages*, publié en 1557, il dépeint le portrait de l'Indigène barbare, violent et mangeur de la chair humaine.

voyageurs, comme Pierre Loti, Bernandin de Saint-Pierre ou même de Claudel qui ont retrouvé dans l'Amérindien l'homme incarnant l'harmonie de la nature, l'originalité, et la réincarnation de l'âge d'or et la rencontre avec ce nouvel espace se transforme en une sorte de fuite de la complexité du monde occidental vers un monde idéalisé<sup>1</sup>. En revanche, on saurait difficilement contester que d'autres voyageurs, ont projeté, à bien des égards, une image défavorable de l'Indigène<sup>2</sup>. Ce dernier était perçu pour longtemps à travers un regard colonial, résumé à un être inférieur, faible intellectuellement, tantôt détenant la raison d'un « enfant » et donc incapable de réfléchir encore moins d'interagir correctement avec l'espace, tantôt une créature inhumaine, une chimère monstrueuse et effrayante, une perversion de la nature, jetée par Dieu, en raison de sa médiocrité, dans les pays les plus éloignés. Cette représentation du Sauvage, nu, anthropophage et non civilisé, confine l'image de l'Indigène, c'est-à-dire de l'*Autre*, à une forme de monstruosité. Bien que cette vision ait été remise en question par de nombreux voyageurs, l'imaginaire occidental éprouvait de grandes difficultés à s'en libérer.

Les premiers portraits de l'Indigène ont été esquissés par Christophe Colomb, puis par Amerigo Vespucci, les premiers voyageurs à rencontrer l'Amérindien. Ainsi, la représentation de l'Indigène reste profondément liée au regard occidental pour longtemps. Les documents de Colomb et de ses contemporains présentaient une description des Indigènes mais aussi de leur culture, de leurs rites, de leurs croyances et de leurs coutumes<sup>3</sup>. Cependant, ces documents étaient toujours critiqués puisqu'ils reflétaient clairement le regard ethnocentrique de l'homme occidental sur l'*Autre*. L'Indien, le sauvage, l'homme primitif et docile qui était prêt à servir les explorateurs : toutes ces descriptions contribuaient à la construction d'une image dégradante et infamante de l'Amérindien. En revanche, Jean de Léry présente à travers son récit l'image nuancée de l'Amérindien qui, en dépit de ses rites violents et effrayants, ne peut être dépourvu de son humanité. En lisant la *Cosmographie* de Thevet<sup>4</sup>, le jeune auteur se trouve dans l'obligation de publier son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* afin de défendre les Tupinambas.

L'engagement de Jean de Léry revêt une double dimension. D'ailleurs, son récit est fondé sur une description minutieuse et sincère de la population brésilienne conçue comme une réponse à Thevet : il est, d'une part, un moyen pour restaurer la justice à l'égard des Tupinambas cruellement décrits et jugés dans *Les Singularitez de la France antarctique* et la *Cosmographie*, et d'autre part, c'était une façon de nier l'implication des protestants dans la perte de la France antarctique.

---

<sup>1</sup> Comme le rappelle Tzvetan Todorov dans *La Conquête de l'Amérique* publié en 1982, le Nouveau Monde devient, pour les voyageurs, un espace de projection de leurs utopies sociales. Parlant de Vasco de Quiroga, il écrit : « A cet effet il aura recours à l'enseignement d'un sage : un penseur social, Thomas More, a déjà trouvé, dans son Utopie, les formes idéales qui conviennent à la vie de telles personnes ; significativement, More s'était pour sa part inspiré, pour peindre son utopie, des premiers récits enthousiastes sur le Nouveau Monde (il y a là un fascinant jeu de miroirs, où les malentendus d'interprétation motivent la transformation de la société). Il ne reste donc qu'à promouvoir ce projet dans la réalité » (Todorov, 1982, 203).

<sup>2</sup> Dans *Nous et les autres* publié en 1989, Todorov remet en question cette image dépréciative relayée par quelques voyageurs. Dans cette perspective nous pouvons citer Renan qui conçoit les Indiens d'Amérique comme une « race inférieure » (Todorov, 1989, 123).

<sup>3</sup> Christophe Colomb décrit les Indigènes dans son *Journal de bord* (1492) et dans *La découverte de l'Amérique* (1492). Il note ainsi : « Cela provient de ce que tous les gens de ces terres sont nus, sans avoir de biens propres et n'attachent d'importance qu'à leur nourriture ; de tout le reste ils font peu de cas, et n'en recueillent que pour leur entretien [...] j'ignore leur langue, et je ne leur demande pas ce que je voudrais, et d'autre part je vois qu'il n'est pas bon pour l'instant qu'ils sachent que nous désirons quelque chose et en particulier de l'or [...] » (Colomb, 1492, 297-298).

<sup>4</sup> Dans son récit *Cosmographie*, Thevet dédie tout un chapitre pour parler du cannibalisme des Tupinambas, en les décrivant comme « le peuple le plus cruel et inhumain de toute l'Amérique » « qui mange ordinairement chair humaine, comme nous ferions du mouton » (expressions tirées du *Le Cannibale* : grandeur et décadence de Frank Lestringant).

Il s'agit donc, pour Jean de Léry, d'un récit libérateur à la fois de l'*Autre* mais aussi du *Moi*, des représentations factices imposées par les autres voyageurs. La dimension ethnographique du récit reflète le regard savant et méthodique de Jean de Léry qui cherche à décrire l'Indigène tel qu'il est, et non à partir des représentations *clichétiques* des voyageurs qui l'ont précédé. L'anthropologue Claude Lévi-Strauss reconnaît le récit de Jean de Léry d'une part comme « une grande œuvre littéraire. Et aussi comme un extraordinaire roman d'aventures » (Lévi-Strauss, 1995, 13), et d'autre part comme un « bréviaire de l'ethnologue » (Lévi-Strauss, 1995, 87), du fait de sa capacité de véhiculer une esthétique littéraire et illustrer une réalité historique à la fois. Les notes rassemblées, les documents analysés et l'observation scrupuleuse sur le terrain rejoignent la pratique scientifique que nécessite le travail ethnographique. Pourtant, quand Léry représentait en détail ce qu'il avait vu, il n'avait pas cette conscience de faire de l'ethnologie, tout ce qu'il voulait c'est redessiner, restaurer et revigorer une partie importante dans l'histoire d'un peuple. Ainsi, et dès l'apparition de son œuvre, il est considéré depuis lors, comme étant l'un des prédécesseurs de la démarche ethnographique dans l'exploration des populations indigènes.

Certes, le rapport étroit avec les Amérindiens permet à Jean Léry de s'ouvrir sur l'Altérité dans toutes ses manifestations. Cependant, l'anthropophagie se heurte aux repères moraux du voyageur qui éprouve un étonnement initial, puis exprime son rejet instinctif de ce rite violent et barbare selon les normes occidentales.

## **2. L'Anthropophagie : Métaphore d'une altérité radicale**

L'un des obstacles majeurs qui entravent le processus de l'acceptation de l'altérité au moment de la rencontre est la peur. Les récits de voyage au Brésil se développent dans une peur croissante de l'*Autre*, barbare et mangeur de la chair humaine. Le texte de Hans Staden, lu par Jean de Léry, illustre ce rapport violent entre l'homme occidental et l'Amérindien où la rencontre se transforme en un espace de crise et de violence. Capturé et emprisonné par les Tupinambas, l'aventurier allemand vit l'expérience traumatisante de la rencontre avec l'*Autre*, et devient l'acteur tragique d'une histoire vraie, qui attendait sa mort cruelle sous les coups de bâtons des Tupinambas en vue d'en consommer la chair.

Jean de Léry était conscient du danger qui le mena menaçait en vivant avec les Tupinambas. Que cela soit dans *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, ou dans *Histoire mémorable de la ville de Sancerre*<sup>1</sup>, le thème de l'anthropophagie revient souvent chez l'auteur comme dans une expression d'une certaine hantise. Jean de Léry « écrivait pour conjurer un devenir cannibale du monde » (Grégoire, 2013, 76), et semble horrifié par cette idée. En cherchant à illustrer le caractère violent de l'anthropophagie chez les Amérindiens, Léry utilise un lexique brutal et frappant pour transmettre ce sentiment d'horreur qu'il ressentait à l'égard de cette pratique, surtout quand il parle de « mâcher » la chair humaine. Il mentionne dans son récit que « si l'on veut venir à l'action brutale de mâcher et manger réellement (comme on parle) la chair humaine [...] » (Léry, 1578, 256). Son objectif n'était pas d'approuver l'anthropophagie, mais de créer une polémique sur les différentes représentations de ce cannibalisme chez les Indigènes et chez les Occidentaux en même temps. Bien qu'il exprime un dégoût et une peur envers le cannibalisme,

---

<sup>1</sup> Dans *Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, Jean de Léry avance sa réflexion sur l'anthropophagie occidentale durant la guerre civile contre les Protestants, et la relate à celle des Tupinambas. Dans ce sens, une citation tirée du même texte, mérite d'être mentionnée : « Car combien que j'aye demeuré dix mois entre les Sauvages Ameriquains en la terre du Bresil, leur ayant veu souvent manger de la chair humaine, (d'autant qu'ils mangent les prisonniers qu'ils prennent en guerre) si n'en ay-je jamais eu telle terreur que j'eus frayeur de voir ce piteux spectacle, lequel n'avoit encores (comme je croy) jamais esté veu en ville assiegée en nostre France ».

il explique à travers son entreprise d'universalisation que la perception des Indigènes de cette pratique (horrifiante certes) diffère absolument de celle des Occidentaux. L'anthropophagie est condamnée par l'auteur, mais dans un contexte occidental.

Chez les Tupinambas, l'anthropophagie et la nudité constituent des traits culturels d'une grande symbolique. Cependant, ces pratiques suscitent des interrogations concernant l'humanité des Indigènes<sup>1</sup>. Il est évident que le voyage a permis aux hommes d'entrer en contact avec l'altérité, puis d'établir un discours traitant l'étranger dans sa relation avec le familier. Systématiquement, la rencontre interpelle une analyse sémiotique pour réussir le projet d'interprétation de l'*Autre*. Se nourrir de la chair de l'ennemi reflète le respect qu'octroient les Indigènes au corps de l'*Autre*. En effet, pour eux, il n'existe pas une pratique plus respectable pour traiter un corps humain que de le manger après sa mort. Dans ce cas, le cannibalisme, permet le maintien du lien entre le vivant et le mort. Lévi-Strauss explique que « [...] comme c'est le cas du cannibalisme et de la nécrophagie quand ils sont fondés sur l'ambition de s'incorporer les vertus et les puissances du défunt ; symboliquement aussi, dans les sociétés engagées dans des rivalités de prestige [...] » (Lévi-Strauss, 1995, 302). Pour expliquer cette relativité dans l'interprétation, Jean de Léry essaye de faire une liaison entre anthropophagie indienne et catholicisme dans la mesure où les catholiques « Non seulement ils vouloyent manger grossièrement plustost que spirituellement la chair de Jesus Christ, mais qui pis est à la maniere des Sauvages nommez Ou-étacas, desquels j'ay parlé par ci devant, ils la vouloyent mascher & avaler toute cruel » (Léry, 1578, 77-78). Dans cette lignée, l'anthropologue Philippe Descola met en relief l'anthropophagie avec le désir de s'identifier à l'altérité. L'Indigène mange l'*Autre* pour devenir comme lui, c'est « une tentative de "devenir-autre" en incorporant la position que l'ennemi occupe par rapport à moi [...] c'est celui que je mange qui définit que je suis » (Descola, 2005, 438-439).

Le contact avec les Européens vient éclipser ces pratiques qui constituent l'essence même de la culture païenne. En plus, l'Indigène était enfermé dans un portrait mi-homme mi-animal qui hantait l'imaginaire collectif humain pour des siècles. Sans bien le vouloir peut-être, l'image construite par Vespucci et par Colomb sur l'Indigène va durer, certes elle commence à s'abolir progressivement mais elle agit toujours sur notre perception de l'altérité amérindienne.

Force est de constater que l'objectif de Jean de Léry consiste à démontrer que la barbarie n'existe pas uniquement chez les Indigènes, mais aussi chez les Européens chrétiens qui jugent cette pratique comme un acte inhumain et violent. L'expérience du voyage de Léry retracée dans son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, « enrichit la vision européenne d'un monde qui s'agrandit, il sert non seulement de sujet de réflexion mais aussi de sujet artistique » (Duviols, 2006, 31). L'image de l'Indigène s'esquisse dans un tableau pittoresque où le regard de Jean de Léry permet au lecteur de renouveler sa vision sur le monde. La perception exotique de Léry du monde Brésilien dégage, d'une part, une grande sensibilité de l'auteur par rapport à l'*Autre*, et d'autre part, sa critique du monde occidental auquel il appartient.

---

<sup>1</sup> Il est nécessaire de revenir au texte de Philippe Descola *Une sauvagerie cultivée*, où il propose des réflexions possibles sur les implications de la rencontre avec l'*Autre*, surtout la détermination du caractère humain ou pas, dans chaque groupe social. Il existe un autre récit de Descola intitulé *Par-delà nature et culture* où l'anthropologue reconstruit les modes d'identifications culturelles permettant de comprendre les relations entre l'homme et le monde.

### 3. Le récit de voyage : pour une redéfinition de l'homme occidental

Rappeler ces faits historiques consiste à créer un effet miroir pour le lecteur Européen en l'affrontant à sa véritable cruauté. La description clinique et choquante des différentes violences commises lors des guerres européennes, où victime et bourreau appartiennent à une même population (la saint Barthélemy à titre d'exemple<sup>1</sup>), sert d'argument solide pour remettre en question la moralité de l'occident se prenant pour civilisateur. Jean de Léry interpelle le lecteur à projeter les actes des Indigènes dans leur contexte culturel, et s'il est question de mener une critique sur la barbarie, c'est dans sa nature universelle, qui transcende les barrières frontales des Amériques, et qui s'étale sur toutes les populations même celles les plus civilisées. Dès lors, la monstruosité est liée non pas aux faits, mais aux sujets.

Le détachement de Villegagnon facilite l'insertion de Jean de Léry dans cette culture nouvellement rencontrée. Le contact avec l'*Autre* est désormais intime et le regard exotique devient possible. Ce regard, ethnologique, sur et à travers l'Indigène permet à l'auteur d'accéder à l'altérité tout en remettant en question les jugements occidentaux qui déforment l'image réelle de l'*Autre*.

*« Jean de Léry et ses compagnons se retrouvent donc parmi les sauvages chez qui ils ne cherchent plus qu'à survivre avant de rentrer ; ils sont en marge de tout pouvoir constitué. L'exclusion apparaît alors comme une libération ; Jean de Léry peut désormais exercer son propre regard [...] Et ce regard nous montre une nature généreuse et des sauvages accueillants [...] » (Trotot, 1998, 8).*

Dans ce processus de construction de l'image de l'*Autre*, il se lance dans une critique de son propre peuple surtout que Villegagnon était responsable du meurtre de plusieurs protestants pour leur refus de conversion au catholicisme. Ainsi, le projet d'écriture de Jean de Léry passe d'un projet politique à un projet exotique qui conserve considérablement « la personnalité de l'auteur » à travers la forte présence du « je » dans la narration. Nous pouvons sentir la fusion de Léry dans le nouvel espace et dans la nouvelle culture. L'expérience exotique se manifeste comme une force libératrice de l'auteur dans sa quête de découvrir le sauvage brésilien, mais aussi dans sa découverte de lui-même et de ses compagnons. Dès lors, l'œuvre de Léry s'instaure comme une représentation de l'Indigène, et en même temps, comme une critique de l'Europe : il s'agit de montrer que « le sauvage vit aussi selon les règles, peut raisonner et faire preuve de bonté. À l'inverse, l'Européen peut se conduire d'une manière insensée et agir avec une grande cruauté » (Trotot, 1998, 9).

L'anthropophagie est une pratique que le colonisateur a souvent pris en exagération afin de donner à l'Amérindien une dimension monstrueuse et donc légitimer sa colonisation. Les récits même des auteurs qui ont dépeint ces images effrayantes participent, volontairement ou pas, dans le processus de déshumanisation et de bestialisation de l'*Autre*, et par la suite la justification idéologique de la colonisation des Indigènes. L'Indigène déshumanisé, présenté comme une perversion, une anomalie, une contre-nature, se retrouve dans le besoin d'être contrôlé par l'homme sensée, raisonnable, l'homme occidental.

L'image construite par certains voyageurs, emprisonne l'Indigène dans une sorte de représentation, d'image oscillante entre homme sans civilisation et monstre sans humanité, et impliquant dans les deux cas la légitimation de la domination de ces inférieurs, barbares,

---

<sup>1</sup>Le massacre de la Saint-Barthélemy s'inscrit dans un contexte politique caractérisé par l'instrumentalisation des antagonismes religieux entre protestants et catholiques. Montaigne écrit : « Monstrueuse guerre : les autres agissent au dehors ; cette-cy encore contre soy se ronge et se desfait par son propre venin » (Montaigne, 2007, 1087).

sauvages, cannibales et non civilisés. Si nous supposons que la colonisation des Indigènes, comme l'affirment plusieurs colons, vient pour les reciviliser, pour sauver leur âme errante sans foi, du châtement divin, il est indéniable que la colonisation fait preuve d'un échec des occidentaux de coexister avec les *Autres*. En voulant sauver l'*Autre*, les Occidentaux finissent par l'exterminer, l'anéantir, le stigmatiser, remettre en question son appartenance à l'espèce humaine, en phagocytant son identité culturelle, en déformant ses rites, en désacralisant ses divinités, et surtout en l'enfermant, avec son Histoire, dans une période d'extinction. Dans ce même contexte, Lévi-Strauss admet que « jamais l'humanité n'avait connu aussi déchirante épreuve, et jamais plus elle n'en connaîtra de pareille, à moins qu'un jour, à des millions de kilomètres du nôtre, un autre globe ne se révèle, habité par des êtres pensants » (Lévi-Strauss, 1995, 82).

En guise de conclusion, nous pouvons admettre que la rencontre entre l'homme occidental et l'Amérindien impose, sur les deux parties, une altérité inévitable qui redéfinit la position de l'homme dans l'univers, ainsi, « la Terre n'est plus le centre de l'Univers, Jérusalem n'est plus le centre de la Terre et l'homme n'est plus au centre de la Création » (Woortmann, 2004, 15). Il s'agit d'une rencontre qui réorganise les rapports entre le *Moi* occidental et l'*Autre* indigène, tout en remettant en question le rapport de l'homme occidental aux autres cultures autour du monde.

En scrutant les particularités de la culture des Tupinambas, en découvrant les traits culturels et identitaires de cette société (dites non-civilisée), Jean de Léry réalise que chaque civilisation est singulière, par ses modes de vie, par son fonctionnement et surtout par l'imaginaire de ses habitants. Constat frustrant, l'homme occidental découvre que l'Homme n'est plus le centre du cosmos et la civilisation occidentale n'est qu'une civilisation parmi beaucoup d'autres qui s'offrent à l'humanité. *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* s'impose comme un espace de réflexion où Jean de Léry avance son témoignage sur la rencontre avec l'*Autre*, sans le réduire aux représentations stéréotypées. À travers son regard aiguisé se déploie une image contrastée du Nouveau Monde où l'altérité se présente comme un reflet de son identité. Il en est ainsi que le texte de Jean de Léry engage un véritable débat qui bouscule les perceptions occidentales de l'Amérindien et redéfinit le monde à travers une décentralisation de la civilisation occidentale.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- COLOMB, Christophe, *La découverte de l'Amérique*, Traduit par Estorach Soledad et Lequenne Michel, Paris, La découverte/Poche, 1492-1505.
- DE MONTAIGNE, Michel, Essais, Livre III, Éd. J. Balsamo, M. Magnien et C. Magnien-Simonin, Paris, Gallimard, 2007.
- DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- DUVIOLS, Jean-Paul., *Le Miroir du Nouveau Monde : images primitives de l'Amérique*, Paris, Presses de L'Université Paris-Sorbonne (PUPS), 2006.
- GREGOIRE, Vincent, « JEAN DE LÉRY. UN MONDE NON CANNIBALE EST-IL POSSIBLE ? », in Sens-Dessous, Paris, Éditions de l'Association Paroles, N°12, 2013.
- GRISONI, Dominique Antoine, *Entretien avec Claude Lévi-Strauss*, Rouen, Éd. Frank Lestringant, 1994.
- LÉRY, Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, La Rochelle, France, 1578.
- LÉVI-STRAUSS, Claude-Henri, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1995.

TODOROV, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique : La Question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.

——— *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 1989.

TROTOT, Caroline, *Jean de Léry : Le Nouveau Monde*, Paris, Flammarion, 1998.

WOORTMANN, Klaas. O Selvagem e o Novo Mundo: Ameríndios, humanismo e escatologia, Brasília, Universidade de Brasília, 2004.

---

#### **NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEURE**

Asmae BRITEL est titulaire d'un doctorat en Langue et Littérature Françaises du Laboratoire « Langue, Littérature, Imaginaire et Esthétique » à Sidi Mohamed Ben Abdellah. Actuellement, elle est maitre de conférences de Langue et Littérature française à l'Ecole Normale Supérieure Tétouan de l'Université Abdelmalek Essaâdi. Elle est l'auteur de plusieurs articles : « La rencontre avec les Maoris entre Histoire et fiction dans *Les Immémoriaux* de Victor Segalen », « L'expérience de voyage en Polynésie, entre épanouissement et effacement de l'*Autre* dans *Les Immémoriaux* de Segalen ».